

La Grande Guerre : du témoin à l'historien, de la mémoire à l'histoire ?

L'opposition entre le témoin et l'historien comme figures, narrateurs et auteurs concurrents du récit du passé – recoupant en partie l'opposition canonique entre mémoire et histoire – est communément admise. Dans la cristallisation de ces deux entités et de leur opposition, la Grande Guerre joue un rôle non négligeable, en tout cas pour la France. Avec la disparition en 2008 de Lazare Ponticelli, le « dernier poilu », et à l'heure où il ne reste dans le monde que quelques centenaires ayant vécu le premier conflit mondial comme

enfant, l'ère des témoins de la Grande Guerre semble définitivement avoir laissé place à celle des historiens. Et la coïncidence entre la disparition des dernières générations ayant vécu la Grande Guerre à partir des années 1990 et la reviviscence historiographique, fondée en grande partie sur la critique de la parole testimoniale, semble à première vue en attester¹.

On observe en effet, depuis une vingtaine d'années, un très fort intérêt public pour la Grande Guerre² et une densification significative de l'historiographie s'accompagnant de débats³ (sur le consentement, la culture de guerre, le témoignage combattant) dont on peut se demander s'ils ne doivent pas autant à la réactualisation de conflits de mémoire des années 1920 et 1930, qu'à la science. On suivra toutefois Henry Rousso lorsqu'il fait la remarque suivante et compare les liens entre mémoire et histoire des deux conflits :

Tandis que les controverses n'ont cessé de s'amplifier dans les années 1990 autour des souvenirs de l'Occupation et, plus précisément, de la complicité de l'État français dans le génocide des Juifs, l'historiographie connaissait, elle, une forme de

consensus, les auteurs favorables au régime ou tentant de défendre son bilan, comme ce fut le cas jusque dans les années 1960-1970, se faisant de plus en plus rares faute d'arguments solides. À l'inverse, la polémique qui a fait rage récemment chez les historiens (français) pour déterminer si les combattants des tranchées avaient accepté des seuils inusités de violence par consentement ou par contrainte n'a eu qu'un faible écho dans l'espace public et politique, mobilisé plutôt par la commémoration de cette guerre désormais sans survivants et le sens qu'on pouvait donner à l'événement un siècle après⁴.

Désormais de plain-pied dans les commémorations du Centenaire, l'intérêt n'a jamais été aussi vif. Il existe indéniablement une demande et une créativité sociales très fortes autour de la mémoire de la Grande Guerre. Les personnages centraux de cette mémoire sont ces millions d'hommes qui ont fait la guerre au front et qui, alphabétisation aidant, furent à la fois les acteurs et les narrateurs de leur expérience, contribuant de manière décisive à l'élaboration d'un grand récit mémoriel parvenu jusqu'à nous. Dans cette perspective, il peut paraître intéressant de retracer à grands traits l'histoire des relations parfois tumultueuses entre historiens et témoins, entre histoire et mémoire, de 1914 à 2014.

Comme l'écrivent Antoine Prost et Jay Winter, « la guerre de 1914 n'appartient à personne, pas même aux historiens⁵. » De fait, depuis ses débuts, l'on n'a eu de cesse que de raconter et expliquer la Grande Guerre, exercices pour lesquels la part prise par les historiens demeure minoritaire. De fait, ceux-ci ont été très tôt confrontés



© Ph. M.

à d'autres écritures de la Grande Guerre et, notamment, à la parole des témoins qui très vite, dès 1914-1915, fut considérée comme légitime pour « dire » la guerre. Dès lors, le rapport que les historiens ont entretenu avec ce type de prise de parole fut longtemps ambivalent, voire concurrent. Pour autant, il ne saurait se réduire à une simple opposition.

L'ÉMERGENCE DU TÉMOIGNAGE COMME SOURCE...

Si l'on suit Jay Winter et Antoine Prost⁶, l'historiographie de la Grande Guerre s'articulerait chronologiquement autour de trois grands moments d'écriture étroitement liés à leurs usages politiques et aux préoccupations mémorielles de leurs contemporains. Au sein de ces configurations historiographiques et, en même temps,

mémorielles, la place du témoin et du témoignage aurait évolué.

La première configuration, se réalisant dès la guerre et confirmée dans l'immédiat après 1918, serait essentiellement politique et militaire. Il s'agissait d'étudier les causes de la Grande Guerre, de comprendre pourquoi telle ou telle bataille – et même la guerre – fut perdue ou gagnée. Par la suite, s'ajouta ce qui concernait les conséquences politiques intérieures et internationales. Sur ce plan, le très controversé (surtout en Allemagne) article 231 du traité de Versailles ne proposait ni plus ni moins qu'une analyse historique des causes du conflit. Il stipulait en effet que l'« Allemagne et ses alliés sont responsables, pour les avoir causés, de toutes les pertes et de tous les dommages subis par les gouvernements alliés et associés et leurs nationaux en conséquence

– Les photos présentées dans cet article documentent l'exposition, accrochée aux grilles du musée du Luxembourg du 4 avril au 4 août, « Fields of Battle / Terres de Paix 14-18 » (Photographies de Michael St Maur Sheil).

de la guerre qui leur a été imposée par l'agression de l'Allemagne et de ses alliés. » Dès lors, bien des historiens, explicitement ou non, prirent position par rapport à cet article⁷.

Il s'agissait d'étudier les causes, les conséquences et le déroulement du conflit. Cela impliquait d'écrire une histoire très politique, correspondant alors au triomphe

(6) *Ibid.*

(7) Dans le cas allemand, cf. Benoît Majerus, Nicolas Beaupré, « Écrire la Grande Guerre. L'historiographie allemande face à la "catastrophe originelle" du XX^e siècle », in P. Causarano, O. Feiertag, V. Galimi, F. Guedj, R. Huret, I. Lespinet-Moret, J. Martin, M. Pinault, X. Vigna et M. Yusta (dir.), *Le Siècle des guerres. Penser les guerres du premier XX^e siècle*, Paris, l'Atelier, 2004, p. 443-450.

de l'histoire dite positiviste ou méthodique. Dans cette configuration, peu de place était faite à une histoire « par en bas ». D'ailleurs, même des anciens combattants historiens comme Henry Contamine, l'un des grands spécialistes de l'histoire militaire de la France, ou encore Pierre Renouvin⁸, fondateur d'une nouvelle approche des relations internationales, se méfiaient de la parole des anciens combattants et des témoins dont ils faisaient partie. Renouvin, ayant pourtant lui-même perdu un bras, écrivit en 1939 : « les témoignages des combattants, dont la consultation est très utile pour comprendre l'atmosphère de la bataille, ne peuvent guère donner de renseignements sur la conduite des opérations, car l'horizon de ces témoins était très limité⁹. »

(8) Sur le cas de Pierre Renouvin, cf. Audoin-Rouzeau Stéphane, *Combattre. Une Anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e S.)*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 93-102.

(9) Cité par Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, op. cit., p. 27.

(10) Nicolas Beaupré, « Du Bulletin des Écrivains de 1914 à l'Association des Écrivains Combattants (AEC) : des combats à la mémoire, 1914-1927 », in *La Politique et la guerre. Pour comprendre le XX^e siècle européen, Hommage à Jean-Jacques Becker*, Paris, A. Viénot/Noesis, 2002, p. 301-315. Sur la polémique, cf. Frédéric Rousseau, *Le Procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Le Seuil, 2003, et la réédition, sous la direction du même de Jean Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929).

(11) *Ibid.*

(12) Jean-Jacques Becker, *1914. Comment les Français sont entrés en guerre*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques (FNSP), 1977 ; Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, 3 vol.

Cependant, la période de la guerre et, dans une moindre mesure, ses lendemains avaient été marqués par la publication pléthorique de « témoignages » au sens large. Un très vif débat opposa même à la fin des années 1920 leur critique le plus féroce, Jean Norton Cru, à un certain nombre de ceux qu'on appelait alors plutôt les « écrivains combattants¹⁰ ». Il y avait ainsi une forme de désintérêt des historiens pour ces récits, pourtant foisonnants, fondés sur le témoignage combattant. Comme si l'histoire avait commencé par un divorce et non un mariage.

La seconde configuration aurait émergé à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Le regard se déplace alors en direction des acteurs sociaux de la guerre, en premier lieu les combattants. Qualifiée de « sociale », elle est effectivement marquée par l'émergence de l'histoire sociale et des interprétations marxisantes déplaçant l'attention vers d'autres acteurs que les diplomates, hommes politiques et généraux.

Pourtant, selon Winter et Prost, ce virage social pris par l'historiographie serait essentiellement dû au succès d'un livre : *Vie et mort des Français*, paru chez Hachette en 1959, co-écrit par Jacques Meyer, Gabriel Perreux et André Ducasse, trois anciens normaliens agrégés d'histoire et anciens combattants. Le livre n'est accepté par l'éditeur que parce qu'il est préfacé par un quatrième ancien combattant plus connu que ses camarades, Maurice Genevoix. L'ouvrage, « hybride d'histoire scolaire et d'anthologie des écrivains combattants¹¹ », renouvela profondément le regard porté sur le conflit en le

déplaçant sur la société, au front et à l'arrière, et en apportant de nouvelles interrogations.

La place des témoins et des témoignages n'en demeurait pas moins ambiguë dans les travaux des historiens, même si l'intérêt pour l'attitude des Français, du prélude jusqu'à l'après-guerre – on pense ici notamment aux deux thèses de Jean-Jacques Becker et Antoine Prost, parues toutes deux en 1977¹² –, contribua progressivement à faire des témoignages des documents comme les autres, destinés à être, à la fois, soumis à l'opération critique et intégrés à l'écriture historiographique.

La troisième configuration historiographique, qui s'effectue au tournant des années 1980 et 1990, est à la fois sociale et culturelle. Nous nous y trouvons toujours. Elle se fonde notamment sur un intérêt prononcé pour les « représentations », l'intime, les histoires individuelles entraînées dans la grande histoire, les pratiques, les expériences, la souffrance, les blessures, les traumatismes... Source privilégiée pour ce type d'histoire, témoignages et témoins, précisément au moment où ces derniers disparaissent, y occupent une place a priori centrale. La double réédition du *Témoins* de Jean Norton Cru en 1993, puis en 2006, en atteste. En outre, de nombreuses études sont désormais spécifiquement consacrées à la prise de parole que représenta le témoignage combattant, devenant par là même non plus seulement une source mais un objet d'histoire, un sujet pour thèses, livres et articles.

Toutefois, on pourrait inverser la lecture. En effet, la centralité du témoignage a amené Annette

Becker et Stéphane Audoin-Rouzeau, qui pourtant utilisent abondamment la source testimoniale, à appeler en 2000 à s'affranchir de la « dictature du témoignage¹³ ». Il est vrai que la mort des témoins ne se caractérise pas, paradoxalement, par un tarissement de leur parole et de son influence. Jusqu'à aujourd'hui¹⁴, les témoignages de toute nature se multiplient et gageons que cela ne va pas cesser avec le centenaire ; leur publication encourage certaines maisons d'édition à se spécialiser dans ce type d'ouvrages. En fait, en écrivant cela, les deux historiens n'en appelaient certainement pas à un abandon du témoignage comme source, mais à une plus grande attention critique face à ce déferlement éditorial.

... OU LE RETOUR DES TÉMOINS

Voilà comment on pourrait retracer à grands traits l'histoire de ce qui serait une intégration progressive du témoignage dans le discours historiographique. Selon Prost et Winter, on ne passe pas progressivement et de manière linéaire du temps des témoins à celui des historiens, de celui de la mémoire à celui de l'histoire. Ces deux écritures, l'une testimoniale et l'autre historiographique, se développent de manière parallèle, cohabitent ou se croisent parfois, comme dans le cas de Ducasse, Perreux et Meyer, ou même de Jean Norton Cru qui, pourtant, propose une critique a priori sans concession des témoignages qu'il considère comme « scientifique¹⁵ ».

Ainsi, il est nécessaire de nuancer l'affirmation de Winter et Prost selon laquelle le début de la Grande Guerre marquerait le début d'une



© Ph. M.

ère politique, diplomatique et militaire dans l'historiographie et, par là même, une mise à distance de la parole des témoins par les historiens. Il s'avère qu'à ce moment la parole publique des combattants devient fortement légitime comme narration de la guerre et représente une voix très forte, immédiatement entendue du public. On s'intéresse au moins autant, sinon plus, au quotidien des combattants, aux formes prises par la guerre moderne. Dès lors, la

(13) Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *14-18 Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 52.

(14) Dans une thèse qui sera soutenue prochainement, Benjamin Gilles a effectué des calculs qui en attestent. Dans un ouvrage, à paraître également, il mentionne 1 265 témoignages français parus de 1914 à 2011. Cf. Benjamin Gilles, *Lire dans les tranchées*, Paris, Autrement, 2013.

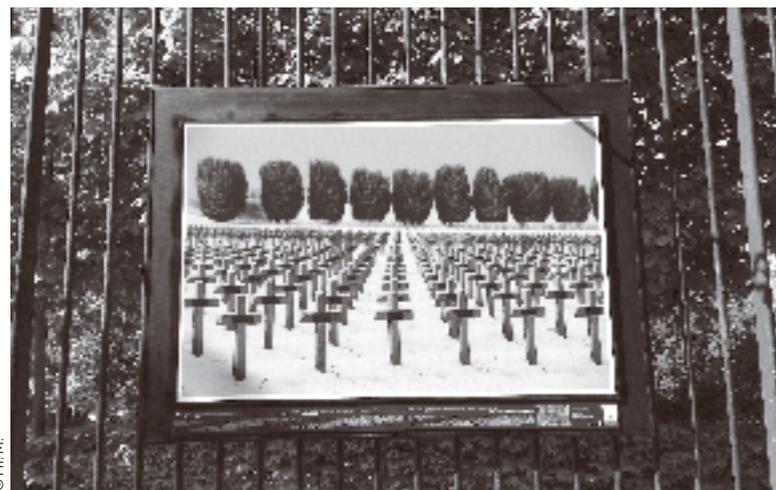
(15) Jean Norton Cru, *Du Témoignage*, Paris, Gallimard, 1930, p. 9.

(16) Ces écrits sont rassemblés dans l'ouvrage de Marc Bloch, *L'Histoire, la guerre, la résistance*, Paris, Gallimard, 2006 (préface d'Annette Becker).

parole combattante, répondant à une demande sociale, est considérée comme légitime. On aurait donc tort de croire qu'il s'agit d'un phénomène marginal.

Plusieurs centaines de témoignages, au sens large, furent publiés en France pendant la guerre. Un phénomène comparable toucha les autres pays engagés. À tel point que certains historiens qui participent à la guerre jugent utile, eux aussi, de rédiger leur propre récit de guerre, comme Marc Bloch. Pourtant, Bloch ne le publia pas et, après la guerre, il s'intéressa, dans un article paru en 1921, à la circulation des « fausses nouvelles » pendant la guerre, ce qui était une manière de revenir non seulement à la critique historique du témoignage, mais également, de manière très précoce, à une analyse de la fonction sociale de la circulation de l'information en temps de guerre¹⁶.

Quoi qu'il en soit, si parole historique et testimoniale semblent bien différenciées, les historiens, bien au contraire, ne se désin-



© Ph. M.

téressent pas de la production des écrivains combattants. Ainsi, Ernest Lavisse – considérant que l'historien doit être engagé dans son temps – accepte de préfacer au moins trois livres écrits par des combattants pendant la guerre. Avec le sociologue Émile Durkheim, il avait créé chez Armand Colin la collection « Études et documents sur la guerre » visant à défendre le bon droit de la France. Si, dans cette collection, il ne publie pas de témoignage *stricto sensu*, ses préfaces attestent de son intérêt pour un « genre » qui triomphe alors. Dans le même ordre d'idées, *la Revue historique* (fondée en 1876 par Gabriel Monod), pourtant orthodoxe dans son rapport à l'histoire méthodique, donne régulièrement entre 1914 et 1918 des recensions de récits et témoignages de guerre¹⁷.

Concernant l'immédiat après-guerre, le désintérêt pour la littérature de guerre n'est pas spécifique aux historiens. On observe clairement une baisse de la produc-

tion testimoniale au début des années 1920, ne reprenant qu'à la fin de la décennie. Il faudrait du reste analyser, en parallèle à la baisse des publications de récits de guerre, celle des ouvrages de nature historique relatifs au conflit. Peut-être cela est-il dû à un désintérêt plus vaste pour le conflit lui-même ? En outre, au début des années trente, les écrivains combattants adoptent plus volontiers la forme de la fiction. Il n'est alors pas étonnant que les historiens se détournent de ces textes au statut plus ambigu, entre récit et journal, témoignage et fiction. S'il paraît logique de faire, dans une revue d'histoire, la recension d'un témoignage ou d'un récit de guerre, cela l'est beaucoup moins pour un roman, même s'il a une dimension et une vocation testimoniale.

Rappelons maintenant les grandes lignes du débat autour du témoignage initié par Jean Norton Cru. Universitaire franco-anglo-américain et ancien combattant¹⁸, ce dernier propose en deux livres,

*Témoins et Du témoignage*¹⁹, parus au moment même où la littérature de guerre connaît son *revival*, une revue critique de plus de 300 ouvrages français de témoignages. S'il n'est pas lui-même historien de métier, Jean Norton Cru entendait faire œuvre utile comme historien, ou du moins pour les historiens, en opérant un tri parmi les 300 œuvres qu'il avait étudiées. Pour ce faire, il utilisa la méthodologie de l'historien en fondant son analyse sur la critique externe et interne des sources, dans laquelle intervenait aussi sa propre subjectivité. Comme l'ont suggéré à juste titre plusieurs historiens, Jean Norton Cru, qui aurait dans un premier temps souhaité écrire son témoignage, n'y serait pas parvenu et *Témoins*, puis, un an plus tard, *Du témoignage*, peuvent être considérés comme un témoignage en creux. On a donc là l'exemple d'un travail hybride qui n'est ni histoire ni témoignage et qui est, en même temps, les deux à la fois. En outre, si le scandale provoqué par la réception de Jean Norton Cru dans les milieux littéraires est bien connu, la réception de son œuvre par les historiens l'est moins. On

(17) Christophe Prochasson, « Les Mots pour le dire : Jean-Norton Cru, du témoignage à l'histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 48, avril 2001, p. 161-189. Cf. aussi Antoine Prost, Jay Winter, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, pour la période postérieure à 1919, op. cit., p. 30-31.

(18) Ses lettres de guerre sont parues il y a peu avec une présentation détaillée de l'auteur : Jean Norton Cru, *Lettres de guerre et d'Amérique 1914-1919*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence, 2007.

(19) Jean Norton Cru, *Témoins*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1929), et Jean Norton Cru, *Du Témoignage*, Paris, Allia, 1989, (1930).

peut d'ores et déjà constater que les historiens ne demeurèrent pas en retrait de la réception de l'œuvre de Jean Norton Cru, même si ce sont surtout les hommes de lettres qui réagirent. Dans le dossier documentaire publié avec la réédition de *Témoins* de 2006, on peut noter que des historiens, et non des moindres (Pierre Renouvin, Jules Isaac), y participent, de même que des anciens combattants agrégés d'histoire (André Ducasse, Charles Delvert²⁰).

D'une certaine manière, au-delà des constats de Prost et Winter sur la maigreur ou l'absence de l'expérience de guerre dans le discours historique universitaire de l'époque, on sait assez peu de choses sur la réception de la littérature de guerre et du témoignage dans les revues d'histoire et chez les historiens. Ce qui est certain, c'est qu'en 1914-1918 et après 1918, la parole combattante et le témoignage ne sauraient être qualifiés de marginaux, bien au contraire.

Après la Seconde Guerre mondiale, en revanche, les choses semblent se jouer à front renversé. À mesure que l'intérêt des historiens se rapproche de l'expérience combattante, notamment à partir des années 1960, la parole directe des témoins peine à se faire entendre et les publications de témoignages et de récits de guerre sur 1914-1918 se tarissent. Certes, le succès de *Vie et mort des Français* (1959) montre tout l'intérêt qu'il peut y avoir à se pencher sur le témoignage combattant comme source historique ; mais les trois auteurs interviennent davantage dans le champ comme historiens et vulgarisateurs que comme anciens combattants. Alors qu'ils avaient,

Le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, sa mémoire et les débats qui l'entourent contribuent sans doute à un certain effacement de la figure mémorielle du « témoin moral » de la Grande Guerre.

avant 1939, fait paraître leurs témoignages, Meyer et Perreux publièrent dans les années 1960 une vie quotidienne au front et une autre à l'arrière qui se présentent comme des livres d'histoire²¹. Même Maurice Genevoix, qui préfaça ce livre, s'implique personnellement dans la fondation et le discours du musée de la bataille de Verdun. Profitant de sa notoriété, il revient dans les années 1970 sur son expérience de guerre avec un court récit, *La Mort de près*.

Le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, sa mémoire et les débats qui l'entourent contribuent sans doute à un certain effacement de la figure mémorielle du « témoin moral » de la Grande Guerre²². Un témoin moral dont la protestation éthique n'a pu empêcher le déclenchement d'un nouveau conflit pire que le précédent. Pis, le discours pacifiste porté par les anciens combattants dans les années 1920 a même pu constituer un écran à la compréhension et à la juste appréhension de la nature

de la menace nazie. Alors que les historiens s'intéressent progressivement à leurs productions testimoniales comme sources, les anciens combattants de 14-18 deviennent des figures ambivalentes, comme en témoignent les sketches *Papy Mougeot* ou *L'ancien combattant Dumoulin* de Coluche, présentant les poilus comme de ridicules radoteurs. Du côté des historiens, les hommes en guerre figurent bien au centre des préoccupations, mais davantage comme masses que comme individus pris dans le maelström de la violence de guerre.

Depuis le début des années 1990, le rapport entre historiens et témoins a encore évolué, de même que la place respective que prennent les récits des uns et des autres. La disparition des « derniers poilus » coïncide avec un retour à Sarajevo de l'histoire de l'Europe. Sur le plan épistémologique, d'autres manières d'écrire l'histoire s'étaient imposées qui permettaient d'exploiter de manière plus régulière les sources testimoniales – comme l'histoire des mentalités à laquelle succéda une histoire culturelle fondée sur l'étude des représentations, la micro-histoire – ou encore de les

(20) Jean Norton Cru, *Témoins*, op. cit., p. 557-559.

(21) Jacques Meyer, *La Vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1967 ; Gabriel Perreux, *La Vie quotidienne des civils en France pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1966.

(22) Jay M. Winter, « Le Témoin moral et les deux guerres mondiales », *Revue européenne d'histoire sociale*, n° 8, 2003, p. 99-117. Sur la dimension morale et sociale du témoignage : Renaud Dulong, *Le Témoin oculaire. Les Conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, EHESS, 1998.

critiquer, avec de nouveaux outils comme ceux du *Linguistic Turn* ou de l'étude des « mémoires collectives ». Cela se traduit par de nouvelles relations entre témoins et historiens.

Les rééditions à l'identique de *Témoins* de Jean-Norton Cru en 1993, puis avec une édition critique en 2006, mais aussi de son second livre *Du témoignage* en 1966, 1989 et 1997, témoignent de ce retour du témoignage au centre de l'écriture de l'histoire. Elles sont également accompagnées de la publication de « nouveaux » témoignages. En réalité, ces témoignages n'étaient pas « nouveaux » à proprement parler, puisque les derniers témoins disparaissaient : il s'agissait de l'édition d'écrits de combattants restés jusqu'alors inédits ou qui n'avaient pas été réédités depuis les années 1920. Cette vague d'inédits issus des greniers des familles est loin de se tarir, et il faut s'en féliciter car elle a permis de découvrir d'incroyables pépites. Cet intérêt des historiens, des éditeurs, du public, permet aussi d'accéder à des témoignages de non-combattants, notamment à des journaux d'occupés.

LES MORTS SAISISSENT LES VIVANTS

Le témoignage devint, dès lors, central dans l'écriture de l'histoire, à tel point que certains livres – en particulier ceux relatifs à l'histoire des poilus et des combattants – y font un recours massif²³, pour ne pas dire exclusif. Mais il est également devenu central bien au-delà de la sphère historique. La bande dessinée, le cinéma, s'appuient très largement sur le témoignage ou au moins sur des types de narration qui s'en inspirent, notamment autour

de la figure du combattant des tranchées ou du « groupe primaire ».

Surfant sur la vague de regain d'intérêt pour le témoignage combattant, d'autres entreprises moins scrupuleuses sur le plan historique exploitèrent l'attention pour le témoignage qui correspondait aussi à la transformation du poilu de héros en victime. Le climax fut atteint avec l'anthologie *Paroles de poilus*²⁴ dont la première édition date de 1998 et qui à ce jour, avec plus de trois millions d'exemplaires vendus, reste et de très loin le livre le plus vendu sur la Grande Guerre en France, malgré une qualité discutable de l'assemblage de lettres et de témoignages tronqués, parfois sans même la mention des coupes effectuées²⁵. C'est bien contre cet usage excessif que Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker mettaient en garde en 2000 ; ils furent rejoints dans leur mise en garde par d'autres, comme Leonard V. Smith qui critiquait plus précisément l'usage du témoignage comme preuve dans une argumentation, montrant qu'on pouvait faire dire à un corpus de témoignages une chose et son contraire. Une partie d'un plus vaste débat opposant les historiens de la Grande Guerre se focalisa alors sur la place du témoin et sur le travail de Norton Cru. Certains historiens, comme Rémy Cazals et Frédéric Rousseau²⁶, défendirent la position et la méthode de Jean Norton Cru destinée à valider les bons et les mauvais témoins, poursuivant même son œuvre avec un dictionnaire des témoins publié sur internet et toujours enrichi de nouvelles notices « comme un prolongement du travail pionnier de Jean-Norton Cru²⁷. »

Nous sommes arrivés à un moment où la parole des poilus est attendue et entendue comme jamais et où le témoignage, et tout particulièrement le témoignage combattant, est central. Ses usages aussi bien sociaux qu'historiographiques continuent de créer des remous. Mais, comme on peut le constater, nous ne sommes pas passés de manière linéaire d'une écriture de l'histoire par les témoins à une écriture de l'histoire par les historiens. Aujourd'hui encore, les ouvrages écrits par les témoins et autres écrivains combattants, à titre posthume, demeurent des portes d'accès privilégiées à la Grande Guerre et leurs livres se vendent souvent bien mieux que ceux des historiens. Mnémosyne n'a pas encore définitivement cédé la parole à Clio. ■

Nicolas Beaupré

Université Blaise Pascal – CHEC,
Clermont-Ferrand. Membre de l'IUF
et du centre International de recherche
de l'Historial de la Grande Guerre

(23) Cf. par exemple : Frédéric Rousseau, *La Guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Le Seuil, 2003 (1999), et Rémy Cazals, André Loez, *14-18, Vivre et mourir dans les tranchées*, Paris, Tallandier, 2012 (2008).

(24) Jean-Pierre Guéno, Yves Laplume (dir.), *Paroles de Poilus*, Paris, Libro, 1998.

(25) Stéphane Audoin-Rouzeau, « La Grande Guerre, le deuil interminable », *Le Débat*, n° 104, 1999/2, p. 117-130.

(26) Rémy Cazals, Frédéric Rousseau, *14-18, le Cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001.

(27) <http://www.crid1418.org/temoins/>
direction : Rémy Cazals. Une version papier de ce dictionnaire a été publiée : Rémy Cazals (dir.), *500 Témoins de la Grande Guerre*, Portet-sur-Garonne et Moyenmoutier, Éditions Midi-Pyrénéennes / Edhisto, 2013.